

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE

un film de JONÁS TRUEBA

"UNE PÉPITE"
TÉLÉRAMA 

"UNE COMÉDIE ABSOLUMENT ENCHANTERESSE"
LES INROCKS

"ON DÉFIE QUICONQUE DE NE PAS ÊTRE ÉMU"
LE MONDE ★★★★★ (chef-d'oeuvre)

"TRUEBA TOUCHE EN PLEIN COEUR"
PREMIÈRE ★★★

"QUELLE DÉLICATESSE !"
LE FIGARO ★★★

"ON PASSE DU RIRE À LA MÉLANCOLIE EXACTEMENT COMME DANS LA VIE"
LA TRIBUNE DU DIMANCHE ★★★

**"UNE MISE EN ABÎME VIRTUOSE ET VERTIGINEUSE,
NOUS LAISSANT ÉBLOUIS ET CHARMÉS"**
LA CROIX ★★★

"LÉGER, JOYEUX, ÉMOUVANT, TAQUIN, MUSICAL"
SLATE

**"SEPTEMBRE SANS ATTENDRE FAIT SON MIEL DU COMIQUE DE RÉPÉTITION,
VARIANT LES RÉACTIONS ET ÉMOTIONS"**
CAHIERS DU CINÉMA

"UN TRÈS JOLI FILM REMPLI D'AMOUR"
ELLE

"UN PETIT BIJOU"
PARIS-MATCH

"AUSSI BRILLANT QUE CHARMANT. À VOIR SANS ATTENDRE"
SUD OUEST

**"ET LE CINÉMA DANS TOUT ÇA ?
POUR TRUEBA, C'EST ÉVIDEMMENT GRÂCE À LUI
QU'ON RETOMBE AMOUREUX"**
POSITIF



Télérama

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE

un film de JONÁS TRUEBA



CINÉMA

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE

JONÁS TRUEBA

Après quinze ans de vie commune, ils fêtent leur séparation. Une pépite du disciple ibérique de Rohmer.



Cinéaste des affinités électives et de la conversation amoureuse, du temps qui fuit et des rencontres fortuites, Jonás Trueba clôt avec cette comédie romantique aux apparences trompeuses une trilogie sur les saisons du couple. Après avoir capté la délicatesse de l'étincelle première dans *Eva en août* (2019), puis les choix de vie des amants en ménage dans l'estival *Venez voir* (2023), le plus rohmérien des réalisateurs madrilènes a imaginé, toujours avec ses acteurs fétiches, Itsaso Arana et Vito Sanz, ici coscénaristes, un conte d'automne sur l'étiollement programmé de la conjugalité. Les fusionnels Ale et Alex (elle est réalisatrice, il

est acteur, ils travaillent ensemble) décident, un beau matin, après quinze ans de vie commune, d'organiser une grande fête pour célébrer leur séparation, avant que l'aigreur ne s'en mêle. Idée saugrenue, absurde, soufflée à l'héroïne par son anar de père qui claironnait dans sa jeunesse que « *les couples devraient fêter les séparations plutôt que les unions* », mais qui se trouve bien dépourvu quand il apprend que sa fille l'a pris au mot. Jeu de miroirs vertigineux : c'est le cinéaste Fernando Trueba, le propre père de Jonás, qui joue le paternel iconoclaste de celle qui, dans la vie, est la compagne de son fils.

L'annonce enjouée de cette rupture sans mobile suscite, à chaque fois, sidération et incompréhension dans l'entourage du couple. Et contamine la mise en scène, tout en espièglerie (volets, fermeture à l'iris, split screen), elle aussi en rupture de ton avec la mélancolie des films précédents. Avec son carré auburn, son pyjama en soie et ses œillades appuyées au plombier, Itsaso Arana campe une néo-Katharine Hepburn, une épouse au charme arrogant. Et pour cause ! Le modèle assumé et abondamment pillé est la comédie du remariage des années 1930-1940, chère à George Cukor, Howard Hawks ou Leo McCarey, et dans lequel les couples mariés se séparent pour mieux se retrouver à la fin. Un genre théorisé par le philosophe américain Stanley Cavell dans son ouvrage *À la recherche du bonheur* (1981).

Comme le faisaient jadis Godard et Truffaut, et pour rendre la mise en abyme encore plus ludique, Jonás

Trueba fait apparaître, à l'image ou dans les dialogues, les films et les livres qui l'ont aidé à échafauder son scénario. Outre Stanley Cavell, il est question de Blake Edwards (*L'amour est une grande aventure*), de Harold Ramis (*Un jour sans fin*) et beaucoup de Kierkegaard (*La Répétition*), sans que jamais ces références, pop ou savantes, fassent toc ou doctes. C'est dans l'essai sur la beauté de l'amour routinier du philosophe danois que réside précisément la clé (et le spleen discret) de *Septembre sans attendre*. Commencée sous les atours d'une comédie sur la séparation, *Volveréis* (« Vous reviendrez », traduction du titre original) se mue en un hymne au désir conjugal inconditionnel et renouvelé, une nouvelle main tendue par Jonás Trueba à son actrice, Itsaso Arana, devenue son alter ego de fiction depuis qu'elle est passée, à son tour et avec une grâce infinie, derrière la caméra – le merveilleux *Les filles vont bien* (2023). La complicité absolue entre les deux cinéastes éclate au moment où l'on comprend que le personnage interprété par Itsaso est en train de monter le même film que celui que nous sommes en train de voir. La fin de leur histoire est alors entre ses mains. — Jérémie Couston

| *Volveréis*, Espagne/France (1h54)

| Scénario : J. Trueba, Itsaso Arana, Vito Sanz. Avec I. Arana, Vito Sanz, Fernando Trueba.

Ale et Alex, séparés enjoués qui peinent à convaincre leur entourage.

Un couple pour le meilleur et pour le rire

Après « Eva en août », sorti en France en 2020, Jonas Trueba enchante avec une comédie autour d'une rupture

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE

Tisser la vie, l'amour et les films, c'est ce que font ensemble, à l'écart de l'industrie du cinéma espagnol, le réalisateur Jonas Trueba et sa compagne, Itsaso Arana. Il réalise, elle joue dans plusieurs de ses longs-métrages – depuis *La Reconquista* (2016) – et en coécrit les scénarios, en plus d'être metteuse en scène au théâtre et réalisatrice (*Les filles vont bien*, 2023).

On a beaucoup parlé de la fibre rohmérienne du réalisateur madrilène, révélé en France en 2020 avec *Eva en août* (2019), déambulation d'une trentenaire (Itsaso Arana) qui se suffit à elle-même, mais va rencontrer l'être aimé en la personne d'Agos (Vito Sanz). Plus que les intrigues amoureuses, Trueba déroule, film après film, un simple, mais vertigineux, ruban : celui de la discussion des amants, avec cette croyance que la parole peut faire naître une histoire (*Eva en août*), lui donner la force de grandir (*Venez voir*, 2022) ou réconcilier les « ex » qui se retrouvent (*La Reconquista*).

C'est encore ce fil que tire *Septembre sans attendre*, mais sous la forme cette fois d'une œuvre fantasque : après quatorze ans de vie commune, Ale (Itsaso Arana), réalisatrice, et Alex (Vito Sanz), comédien, décident de mettre un terme à leur histoire. C'est la fin de l'été, on les découvre dans la chambre entraînant d'évoquer tranquillement la séparation (on ne saura rien des motifs). Mieux, Alex propose d'organiser une fête pour trinquer à ce nouveau départ. Puisqu'ils vont bien, puisque tout est clair dans leurs têtes... Chacun se jauge, brava che, l'idée vient du père d'Ale (interprété par le cinéaste Fernando Trueba, père de Jonas...), lequel a toujours dit qu'il valait mieux célébrer les divorces que les unions.

Mais Ale et Alex sont-ils vraiment décidés ? Chacun joue la décontraction, ce qui installe une atmosphère burlesque, évocatrice des vieilles comédies américaines, notamment celles réalisées durant les premières années du parlant – comme *Cette sacrée vérité* (1937), de Leo McCarey. D'une certaine manière, le flot de dialogues de *Septembre sans attendre* revisite l'abondance de paroles conjugales qui émergeait alors à Hollywood. Itsaso Arana, avec ses cheveux crantés aux épaules, a plus que des faux airs de Katharine Hepburn dans *Indis-*



Alex (Vito Sanz) et Ale (Itsaso Arana), dans « Septembre sans attendre », de Jonas Trueba. ARIZONA DISTRIBUTION

crétions (1940), de George Cukor, avec Cary Grant et James Stewart.

La première partie du film, sautillante, s'amuse ainsi à cueillir les réactions et la stupeur sur le visage des amis et des proches. C'est dans ce comique de répétition que pointe une autre issue : ce n'est pas possible, ils vont se retrouver ! L'organisation spatiale de l'appartement sur cour, avec ses fenêtres donnant sur celles des voisins âgés, en couple depuis cinquante ans, ouvre d'autres pistes ludiques (en plus du *split screen*...).

Montage parallèle

La comédie de remariage flotte dans l'air, tandis que la fête se rapproche : qui inviter, quelle tenue porter, etc. Les détails de la soirée deviennent le nouveau ciment du tandem, même si le gouffre de la séparation le saisit parfois à la gorge. Précisons que le titre espagnol de *Septembre sans attendre* est *Volveréis*, c'est-à-dire « vous reviendrez ».

Trueba déroule, film après film, un simple, mais vertigineux, ruban : celui de la discussion des amants

Ajoutons qu'Ale est en train de monter le même film que celui que nous sommes en train de voir... Si sa vie lui échappe, la cinéaste pourra-t-elle la rattraper sur la table de montage ? Trueba a coutume de dire que « *la vie est un film mal monté* ». En creux, le réalisateur dresse également un portrait de sa compagne en tant que réalisatrice. Voilà, pour résumer, ce tissage serré de fils intimes et fictionnels. Nous sommes collés à l'image, au pied du lit conjugal, surveillant la « tempéra-

ture » dans tel geste, tel regard. Mais il y a plus encore.

Cette idée de montage parallèle ne vise pas tant à perdre le spectateur qu'à ouvrir un champ immense de liberté : on peut voir *Septembre sans attendre* comme une somme de rushes sur le couple, ou comme une œuvre à double fond, mêlant la routine des personnages (il faut chercher un nouveau logement, faire les cartons...) au film que termine Ale. Celle-ci fait des arrêts sur image, coupe, accélère le rythme, suit sur l'écran son Jules (ou futur ex) qu'elle a filmé dans la rue, marchant seul, faisant sa vie... ou pensant à elle, peut-être. Trueba laissant élégamment à chacun et à chacune le soin de se fabriquer sa propre version.

Le charme tenace de cette œuvre collective, coécrite avec les deux acteurs principaux, réside enfin dans sa générosité. Le réalisateur espagnol laisse grande ouverte la boîte à outils, donnant à voir toutes les chevilles utili-

sées : c'est le père, apprenant déconfit la nouvelle de la séparation, qui donne à sa fille quelques livres à méditer, comme *La Répétition* (1843), de Kierkegaard, ou *A la recherche du bonheur*, *Hollywood et la comédie du mariage* (1993), de Stanley Cavell (publié en français chez Vrin, 2017). Des images de films cultes se réimpriment dans la tête du spectateur, et Trueba va jusqu'à nous livrer un extrait sur un écran noir comme un deuil.

D'autres matériaux nourrissent la fibre mélancolique de l'œuvre (on défie quiconque de ne pas être ému). Tel ce faux flash-back d'Alex incrusté dans le récit, en fait une vidéo de Vito Sanz jeune, filmé dans la vraie vie par une amie et découvrant Paris, que Trueba transforme en archive des temps heureux. Quant à la date arrêtée pour la fête, « *le 22 septembre* » répète le tandem, elle fait écho à la chanson de Georges Brassens de 1964, avec son texte poignant sur

le temps qui efface le chagrin – « *Le 22 septembre, aujourd'hui, je m'en fous/ Et c'est triste de n'être plus triste sans vous.* »

A sa façon, Trueba est un poète, s'amusant à donner des prénoms raccourcis aux protagonistes, comme des mots coupés cherchant leur autre « moitié » : Ale et Alex dans *Septembre sans attendre*, Eva et Agos (Agostino, incarné par le même Vito Sanz) dans *Eva en août*. *Septembre...* est comme un prolongement d'*Eva...*, sans l'être tout à fait. Avec *La Reconquista* – jamais sorti en salle, hormis quelques projections – et *Venez voir*, quatre longs-métrages s'accrochent les uns aux autres, ou plutôt se suivent et nous poursuivent, telles les quatre saisons de l'amour. ■

CLARISSE FABRE

Film espagnol et français de Jonas Trueba. Avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Fernando Trueba (1 h 54).

Jonas Trueba, un cinéaste entre artisanat et travail collectif

Le réalisateur espagnol a coécrit le scénario de son nouveau long-métrage avec sa compagne, l'actrice Itsaso Arana, qui y joue aussi le rôle d'Ale

RENCONTRE

Depuis 2020, l'Espagne exporte avec Jonas Trueba, 42 ans, look de garçon sage et opiniâtreté d'artiste possédé, un nouveau candidat international aux élections de l'auteur ibérique en pointe. Dans l'ombre solaire du patriarcat Pedro Almodovar, ils ne sont pas si nombreux à pouvoir y prétendre. En France, on ne voit guère que Rodrigo Sorogoyen (*As Bestas*, 2022) et Albert Serra (*Pacification. Tourment sur les îles*, 2022) à se le permettre. Repéré au Festival international du film de La Rochelle-sur-Yon (Vendée) par le distributeur Arizona, qui lui est resté fidèle, Jonas Trueba les rejoint aujourd'hui.

Eva en août (2020), ou la dérive alanguie et estivale d'une jeune femme solitaire à Madrid. *Qui à part nous* (2021), ou une expérience de cinéma partagée durant cinq ans avec un groupe d'adolescents de la capitale. *Venez voir* (2022), ou l'exil rural non dénué d'embarras d'un jeune couple après la pandémie de Covid-19. Telles sont les étapes qui devaient trouver avec *Septembre sans attendre* une sorte d'apothéose. Ce film, qui fit les délices de la Quinzaine des cinéastes à Cannes, est une délicieuse et retorse comédie de remariage, à ce jour son film le plus charmant, subtil et fédérateur.

Ale (Itsaso Arana) et Alex (Vito Sanz), lancent l'idée d'organiser une fête pour marquer leur séparation et montrer l'exemplaire

maturité du couple. Délectable en elle-même, et sans nécessité pour le spectateur d'aller chercher plus loin, cette drôle d'idée n'en ressortit pas moins à trois pistes distinctes.

Alchimie intimiste

Celle de la cinéphilie, à travers la remise sur le métier d'un genre constitutif du classicisme hollywoodien, auquel le philosophe Stanley Cavell (1926-2018) a donné ses lettres de noblesse. Celle, plus intime, de la filiation même du cinéaste, puisque son père, Fernando, qui joue dans le film, l'était avant lui, que c'est lui qui lui a inculqué l'amour des comédies américaines.

Celle, enfin, de la méthode de travail artisanale et collective qui est

la sienne, qui le conduit à coécrire le scénario avec ses acteurs, parmi lesquels sa propre épouse, Itsaso Arana, brûlante Navarraise, qui relance la question de l'intimité du cinéaste et du jeu dangereux avec lui-même, et en l'occurrence avec son propre couple, où le mène ce métier déraisonnable. A quoi l'intéressé répond dans un sourire propitiatoire : « *Il est vrai que la toute première fois que j'ai soumis l'idée du film à Itsaso, elle a eu un moment de perplexité, voire de peur. Mais c'est devenu très vite pour nous une façon d'en rire, et sans doute aussi d'exorciser cette perspective dans une fiction.* »

Hollywood n'est, évidemment, pas le seul horizon esthétique de ce film. La méthode Trueba, cette subtile alchimie intimiste, ce

souci de la liberté et de l'autosuffisance qu'il cultive de film en film, ne sont pas sans évoquer l'empire esthétique d'Eric Rohmer (1920-2010). Que Jonas Trueba assume : « *C'est un cinéaste qui compte beaucoup pour moi. Sur le plan esthétique bien sûr, mais peut-être plus encore pour son rôle de producteur-réalisateur. C'est le modèle, très précieux à mes yeux, d'une échelle propre, d'un artisanat cinématographique qui soit viable économiquement.* »

Le recours à un producteur français, en la personne de Sylvie Pialat, pour *Septembre sans attendre* laisse à cet égard songeur sur les possibilités qui s'offrent outre-Pyrénées, dans un paysage cinématographique en crise. Le tableau qu'en fait Jonas Trueba,

encore qu'il révèle une créativité insoupçonnée, confirme, hélas, ces craintes : « *Il n'y a pas de mouvement esthétique à proprement parler, mais il y a des individualités, beaucoup de femmes en l'occurrence, qui tentent des choses intéressantes dans un contexte extrêmement difficile : depuis la crise économique de 2008, l'Etat espagnol ne dote plus la création cinématographique que de manière marginale. Il y a une accablante absence de vision politique, qui revient à une vision purement consumériste de la création audiovisuelle et qui consiste, pour l'essentiel, à soutenir les plates-formes. La nouvelle génération de cinéastes doit faire preuve d'abnégation et d'invention pour subsister.* » ■

JACQUES MANDELBAUM

Par
SANDRA ONANA

Is ne vieilliront plus ensemble, où est le problème? Ale et Alex se séparent après quinze ans de relation et ont décidé de ne pas en faire un fromage, à la différence de leurs amis pour qui ils campaient le couple idéal, indestructible. Mieux, ils organisent une fiesta avec tous leurs proches, bien décidés à conclure dans la joie plutôt que dans les larmes. Rien ne sera dit sur le motif de cette rupture, et cette indétermination lui donne des airs d'inévitable. C'est le «voilà, c'est fini» de ceux qui n'ont pas prévu de se haïr, ni de se déchirer, partageant encore un lit à l'amiable et finissent les phrases de l'autre par habitude, comme si la complicité était l'autre nom de l'usure. On aura vu les deux mêmes, ou presque, tomber amoureux dans *Eva en août*, et se laisser rattraper par les questions obsédantes de l'engagement dans *Venez voir*. Non pas qu'il importe d'avoir vu les «épisodes précédents» pour être saisi par la tension mélancolique qui les suit à la trace. L'Espagnol Jonás Trueba ne semble pas avoir prémédité une trilogie du couple à la manière d'un Richard Linklater avec la série des *Before Sunset*, *Before Sunrise*, *Before Midnight*. Mais se contente de filmer les comédiens qu'il aime – sa compagne Itsaso Arana et Vito Sanz – pour enregistrer le passage du temps sur eux, les interprètes cosignant également le scénario du film.

ASTUCE

On les avait connus plus doux et lunaires, ces Madrilènes au sociotype reconnaissable, lecteurs de Kierkegaard, bohèmes à mort et arpenteurs de vide-grenier, jamais sans leur sac en toile. Un nouveau registre les pousse dans des retranchements plus fêlés, leur prête une discrète outrance monomaniaque qui ne rend jamais le film ironique, mais autorise à décliner et répéter une même situation jusqu'à l'épuisement. Ce sera donc l'annonce à l'entourage de cette séparation d'un commun accord, aussitôt doublée de l'invitation à venir célébrer leur rupture en grande pompe. Famille et amis, concert live, *garden party*. «Comme un mariage mais à l'envers!» rabâcheront-ils deux heures durant, piqués par on ne sait quelle mouche. Puisqu'ils vous disent qu'ils vont bien, il ne faut quand même pas le redire cent fois? Eh bien si, en espagnol et en (mauvais) anglais, aux couples d'amis plus ou moins catastrophés et aux collègues de boulot, au plombier qui s'en contrefiche et au père âgé



«Septembre sans attendre»

Une fête qui déchire

Retrouvant ses acteurs fétiches, le cinéaste espagnol Jonás Trueba signe une comédie douce-amère sur la fin d'un couple qui décide de célébrer sa rupture, jouant de la répétition des dialogues et des situations jusqu'au vertige.

qui n'en croit pas ses oreilles, quand bien même est-il à l'origine de cette idée démente – n'a-t-il pas toujours enseigné à sa fille Ale que les séparations méritaient d'être autant célébrées que les unions? C'est toute l'astuce du film que ces dialogues aux airs de disque rayés, serinés presque à l'identique d'une scène à

l'autre. Jonás Trueba en tire une impression de plus en plus lancinante, qui précise la pente existentielle de l'intrigue et laisse affleurer le gouffre. Ale est une cinéaste glissée dans des allures garçonnes, qu'on s'imagine indépendante, Alex est acteur, l'air moins autonome ou solide sur ses appuis. Ils ont juste-

ment tourné un dernier film ensemble avant le dépôt de bilan, et voilà que ces images s'emmêlent à celles de la fiction qu'on est en train de regarder, et qu'on croyait au-dessus de tout soupçon. Est-ce qu'on avance, est-ce qu'on tourne en rond? Comment conclure, et le veut-on vraiment? Ce n'est pas in-

nocent, le titre original, *Volveréis*, signifie «vous reviendrez». Rêvant sans cesse de refaire le film et ne se privant pas de le rembobiner ou l'accélérer sur la table de montage, Trueba se montre plus joueur avec la forme qu'auparavant. Il aime toujours jeter des citations dans son moteur, regardant cette



Ale (Itsaso Arana) et Alex, (Vito Sanz) se séparent et ont décidé que ce n'était pas grave. Les deux acteurs ont également cosigné le scénario. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

GINÉMA

«Je suis un grand fan de "Maris et Femmes" de Woody Allen»

Jonás Trueba commente les citations et inspirations qui hantent «Septembre sans attendre», dans le sillage des comédies de l'âge d'or d'Hollywood, mais pas seulement.

Jonás Trueba a grandi en terres cinéphiles: son père, Fernando Trueba, est également cinéaste. Et plus que jamais, convoque de nombreuses références avec *Septembre sans attendre*, des comédies du remariage hollywoodiennes (*lire ci-contre*) à *Un jour sans fin*, le film culte de Harold Ramis. Entretien érudit pour tenter d'en faire le tour.

L'ouverture de *Septembre sans attendre*, dans un lit, de nuit, avec une discussion entre un homme et une femme, évoque *Drive My Car* de Ryusuke Hamaguchi, autre film sur la parole dans le couple...

Hamaguchi est l'un des cinéastes contemporains les plus importants à mon avis. Parce que c'est un cinéaste du présent, mais aussi du futur, il nous montre un chemin, une lumière. Je l'ai senti très fort en sortant du *Mal n'existe pas*, je crois qu'il est capable de parler de choses qui sont dans l'air mais sans être dogmatique ou idéologique, sur un plan vraiment cinématographique. C'est très difficile de faire ce qu'il fait. Mon préféré de lui c'est les *Contes du hasard et autres fantaisies*, et j'aime aussi beaucoup son tout premier, *Happy Hours*. Je dois dire que *Drive My Car* n'est pas mon favori, il est le plus mainstream, il adapte Murakami, je le sens moins présent. Pour en venir au début de mon film, je savais que je

voulais qu'il commence de façon très directe, presque programmatique. Qu'on sache exactement ce qui va se jouer, de quoi il va s'agir. En même temps, il y a une ambiguïté car on ne sait pas si c'est un rêve: les personnages peuvent penser avoir rêvé, le spectateur penser que ça n'a pas eu lieu. Tout le film se développe ensuite sur cette hypothèse.

Dans *Maris et Femmes* de Woody Allen, un couple annonce à un autre qu'il se sépare, et cela provoque des réactions inattendues... un argument un peu similaire au vôtre.

Je suis un grand fan. C'est un film que j'ai longtemps considéré comme mon préféré de Woody Allen. Aujourd'hui, je ne sais pas si je pense encore ça, mais en tout cas je l'ai énormément regardé et même si nous n'en avons pas parlé pendant la préparation, il a forcément compté. La première séquence du film est vraiment magistrale, c'est vrai qu'il fonctionne un peu de la même manière que *Septembre sans attendre*, mais en miroir inversé. Ce que Woody Allen filme dans son ouverture, c'est cette réaction très délicate des amis et comment cela nous implique, nous affecte. J'adore cette idée, qu'on retrouve dans beaucoup de situations de la vie.

Le couple a une discussion autour de *Elle* de Blake Edwards, qu'ils viennent de regarder chez eux, et notamment de la vision de la femme qui s'y déploie. En quoi est-il un bon film pour le débat, et est-ce une situa-

tion inspirée du réel? On débute toujours avec les comédiens comme si on allait faire un documentaire, et la fiction arrive ensuite. On essaye au maximum de travailler avec nous-mêmes, comme si on était des personnages de fiction. Il y a beaucoup de choses qui partent de nous, de nos préoccupations, et notamment de cette tentation, que je déplore, de révisionnisme radical, comme si nous étions des enfants incapables de regarder.

Un film des années 80 se regarde avec du recul mais on doit comprendre justement ce type de films là. Je ne sais pas si Blake Edwards est misogyne, il est de son époque c'est sûr. Elle est intéressante parce qu'au fond les visions d'Ale et Alex sont toutes deux acceptables.

Dans la scène suivante, on voit Alex qui adopte l'argument d'Ale face à un ami à lui. Ça montrait à la fois la porosité des opinions, comment le dialogue peut nous changer, c'est l'idée de Stanley Cavell, mais aussi comment on est constamment en opposition avec la personne en face, comment on recherche la dispute.

Pour revenir à Blake Edwards, il a fait des films très différents, il a travaillé sur les clichés et il les travaille bien. Sa limite c'est la représentation constamment sexualisée des personnages féminins, mais en même temps, il critique les clichés qu'il met en scène. Je trouve qu'il s'en sort bien, même si c'est de façon un peu cynique.

Vous citez *Cette sacrée vérité* de Leo McCarey et les comédies du remariage américaines des années 40-50. Au-delà des sujets, c'est aussi leur mise en scène qui vous inspire? Oui, l'esprit de la mise en scène de ces films m'inspire. Le travail sur les mouvements de caméra par rapport aux états du personnage par exemple. J'ai revu *la Dame du vendredi* d'Howard Hawks, le début est extrêmement précis par rapport à ça, c'est brillant, ce sont des plans longs, très dialogués, les mouvements sont subtils, il y a un ballet incroyable entre les acteurs et la caméra. Hawks est un maître dans la façon de filmer les situations avec la distance juste, il trouve une forme de style invisible. On peut dire ça aussi de *Cette sacrée vérité*, dont l'interprétation aussi est très moderne, de même que les héroïnes de *Madame porte la culotte* ou *Philadelphia Story* [tous deux réalisés par George Cukor, ndr], ce sont des personnages qui peuvent servir de guide encore aujourd'hui.

Il y a un cinéaste européen mis en scène comme réalisateur, dans des films proches de son vécu, c'est Nanni Moretti... Je me souviens que son

dernier film, *Vers un avenir radieux*, est sorti juste avant qu'on commence à tourner. Je sentais qu'il allait me dire des choses fondamentales sur la façon dont il fallait réfléchir à l'art. Je trouve le film imparfait mais il montre un cinéaste en train de vieillir, qui peut faire rire à ses dépens, qui fait une sorte d'autoparodie. Il montre aussi la discussion qu'il a avec lui-même sur l'ambiance dans laquelle on crée aujourd'hui. Il ose nommer les choses, Netflix, les plateformes, la façon dont on voudrait que tout le monde fasse du cinéma. C'est très franc, frontal. Je voulais lui dire «merci», ça me donnait de la force que quelqu'un le dise haut et fort à ce moment-là.

Un jour sans fin d'Harold Ramis est une référence plus étonnante... Je me suis rendu compte de l'importance de ce film en faisant l'interview pour le dossier de presse. Quand j'étais ado, je me souviens que mon père m'a dit: «Il va sortir un film sur un homme qui revit toujours la même journée.» Et cette idée m'a obsédé, avant même d'avoir découvert le film. Ensuite ça a été encore pire! Je l'ai revu un nombre incalculable de fois. Il me fait rire mais il émeut aussi beaucoup, parce qu'on assiste à la transformation de Bill Murray, qui s'améliore grâce à ce long travail de recommencement. C'est vraiment un film que Frank Capra aurait pu faire, avec ce côté un peu conservateur aussi, cette ode au mariage, comme un film des années 40. Encore aujourd'hui, je dois dire que cette idée est un fil rouge de ce que j'essaie de faire: le travail sur la répétition et la variation.

Recueilli par LAURA TUILLIER

fois vers le Hollywood classique, de Leo McCarey à Blake Edwards, mais donne surtout à sentir l'écart qui nous sépare des comédies de remariage d'antan, où les amants se chaillaient pour mieux se réconcilier. Notre époque serait plutôt celle des comédies de rupture en mode mineur, la chronique au sourire triste, le mélo faussement désinvolte, l'esquisse en demi-teinte plutôt que les engueulades burlesques et le romantisme au marteau-piqueur.

RETROUVAILLES

Ne surtout pas croire que Jonás Trueba prend ses cœurs brisés à la légère. Ce n'est pas pour rien si cette scène de fête censée officialiser la rupture se refuse interminablement au spectateur, promise par le film et sans cesse renvoyée dans le lointain si proche du mois de septembre (mais d'ailleurs, quel jour est-on?). Trop occupés à crier sur tous les toits qu'ils se quittent, Ale et Alex ne se quittent pas encore, pas tout de suite. Et s'il est finalement permis d'imaginer leurs retrouvailles, c'est que le scénario entier semble loucher autour d'une seule question, qu'il faudra bien finir par lâcher pour s'en débarrasser une fois pour toutes: «Pourquoi on ne s'embrasse pas?» Oui tiens, pourquoi? ◆

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE de JONÁS TRUEBA avec Itsaso Arana, Vito Sanz... 1h54.



SEPTEMBRE SANS ATTENDRE
de Jonás Trueba

L'Espagnol retrouve ses comédien·nes fétiches pour inventer en leur compagnie une comédie de (peut-être) remariage loin des clichés, où vie et cinéma s'entremêlent.

"Ale(x) et moi, on va se séparer..."

Mais ne t'inquiète pas, ça va très bien!"

Cette phrase, les deux protagonistes de *Septembre sans attendre* ne cessent de la répéter à leurs proches dans le neuvième long métrage de Jonás Trueba (*Eva en août*, 2019). Ale (Itsaso Arana, en photo) et Alex (Vito Sanz) sont ensemble depuis quatorze ans lorsqu'il et elle décident, d'un commun accord, un jour orageux d'août, de mettre un terme à leur histoire. Mais le couple fatigué ne s'en contente pas : il entend célébrer cette rupture lors d'une soirée avec tous·tes ses ami·es, fin septembre. Et cette idée saugrenue va constituer un dernier projet commun, un chant du cygne, une grande répétition avant l'après.

À partir de ces drôles de prémices, Jonás Trueba compose une comédie de (peut-être) remariage absolument enchanteresse, aussi retorse que limpide en apparence. Ce qui compte ici n'est pas que le remariage soit effectif ou non car, comme l'explique l'inventeur du concept, le philosophe américain Stanley Cavell, seul importe que le cheminement

intérieur conduise deux amoureux·ses éculé·es à envisager l'autre sous un jour nouveau (*À la recherche du bonheur*).

Et dans ce cheminement sur la route du "perfectionnisme moral", estime Cavell, le cinéma peut jouer un rôle prépondérant (*Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*).

Ces deux livres, ainsi que *La Répétition* de Søren Kierkegaard, forment l'armature théorique du film. Au point qu'en son mitan, un père offre ces ouvrages à sa fille. Ce père n'est pas n'importe qui : c'est (dans la fiction) celui d'Ale, et c'est (dans la réalité) le propre père de Jonás Trueba, Fernando, qui l'interprète. Cinéaste et critique relativement important de l'après-Franco, il joue ici un rôle central : celui de l'oracle. Qui annonce la fiction (puisque'il eut jadis l'idée de la fête de rupture) et en organise les modalités (en livrant des conseils, en prêtant sa maison). Par sa présence, il indique la portée extrêmement intime du film et invite à penser que le personnage d'Ale, sa fille, incarne Jonás Trueba lui-même. En inversant ainsi les genres, celui-ci brise un cliché – les personnages de réalisatrices restant rares – et propose

une vision dépoussiérée du duo pygmalion-muse, où s'accomplirait peut-être enfin une véritable démocratie du regard. Ainsi, dans l'un des ultimes plans, c'est pour une fois une femme qui sublime un homme derrière l'œilleton ; tandis que l'homme, derrière son chevalet, peint sa belle de mémoire, en oubliant tout ce qui peut parasiter sa vision, comme le lui conseille sa professeure.

Apprendre à voir juste, au-delà des apparences, au-delà de la morne routine qui obscurcit la vie : c'est toute l'ambition de Jonás Trueba. Mais il faut, pour en saisir la force, revenir sur un aspect essentiel de *Septembre sans attendre* : la fiction qu'on voit est en réalité en train d'être fabriquée par Ale. Autrement dit, ce qui s'offre à nous dans la salle de cinéma n'est pas différent de celui qui se cherche en salle de montage – un peu à la manière des Hong Sang-soo les plus méta. D'où le fait que ce film soit raturé, bricolé, donnant parfois l'impression de tourner en rond. Et le titre original, *Volveréis*, qui signifie dans ce contexte "vous reviendrez ensemble", on peut aussi le comprendre comme "vous reviendrez au même endroit". Revenir, reprendre, répéter – et néanmoins avancer. Lors d'une projection test du film pour les ami·es d'Ale, quelqu'un livre la clé : "*Ton film, Ale, est à la fois en cercle et en ligne droite.*" Comme une pelote où le cinéma et la vie s'enrouleraient et se dérouleraient perpétuellement. ♥ **Jacky Goldberg**

Septembre sans attendre de Jonás Trueba, avec Itsaso Arana et Vito Sanz (Esp., Fr., 2024, 1 h 54). En salle le 28 août.

« Septembre sans attendre » : divorce à la madrilène

Éric Neuhoff

Un couple se sépare sans sacrifier la tendresse qui les unit. Une chronique délicate sur la crise de la quarantaine signée Jonas Trueba.

Comment se dire adieu ? Ale et Alex ont trouvé la solution. Ils vont organiser une fête pour célébrer leur rupture. C'est la meilleure façon de boucler les quatorze ans qu'ils ont passés ensemble. L'idée vient du père d'Ale. La soirée aura d'ailleurs lieu chez lui. Il y a un jardin. La date est fixée au dernier jour de l'été, le 22 septembre, comme dans la chanson de Brassens. La séparation est tout sauf violente. Le couple montre une douceur, une compréhension qui ne courent pas les rues, même à Madrid. C'est une rousse à l'air un peu triste qui est réalisatrice et a quelque chose de Maud Wyler (Itsaso Arana). Lui est acteur et ressemble à un mélange d'Adam Sandler et de Guillaume Gallienne (Vito Sanz).

Elle monte un film dans lequel il joue. Ils lisent tous les deux au lit comme dans *Domicile conjugal* (le clin d'œil est voulu, car, lors d'un voyage à Paris avant l'incendie de Notre-Dame, ils cherchent la tombe de Truffaut au cimetière Montmartre). Les jours coulent lentement. Il faut annoncer la nouvelle aux parents et aux amis. Leur numéro est bien rodé. Elle dit : « On va se sépa-

rer. » Il ajoute : « Oui, mais on va bien. » Cependant, ils n'osent pas le dire au voisin d'en face, auquel ils parlent par la fenêtre : ils ont peur de lui faire de la peine. Quelle délicatesse ! Tout le film est comme ça, grave et léger, nostalgique et ensoleillé. La vie continue, dans cet appartement rempli de livres et de souvenirs. Elle commande un pyjama en soie. Elle en avait toujours eu envie. Il va vendre ses DVD. La plupart ne valent rien. Ils se partagent le contenu de la bibliothèque, retardent le moment de boucler les cartons. Qui va garder les clés ?

Accents rohmériens

Les digressions abondent. Elles sont toujours les bienvenues. Il y a une visite au Musée d'histoire naturelle, au milieu des squelettes de dinosaures. On apprend que les paons ne font pas la roue en hiver, détail qui aurait enchanté Vialatte et lui aurait offert un sujet d'article. Le père d'Ale, imbattable pour ses recettes de paella, leur conseille les ouvrages de Kierkegaard, qu'il compare à « *un Bergman sans Liv Ullmann* ». Son préféré est *Après la répétition*. Les essais de Stanley Cavell, l'inventeur d'une théorie sur la comédie du remariage, arrivent dans la



Ale (Vito Sanz) et Alex (Itsaso Arana), un couple touchant dans ce film à la fois grave et léger, nostalgique et ensoleillé.

conversation. On sent que le papa professe un optimisme de bon aloi. Il en a vu d'autres.

Rien ne pèse, rien n'est triste dans cette chronique aux accents rohmériens, rythmée par les apéritifs. Le quotidien poursuit sa route. Un copain vient réparer un évier bouché. Dans son tee-shirt froissé, Alex poursuit sans convictions ses exercices de gymnastique et considère avec mélancolie une voiture miniature jaune. Jonas Trueba (*Eva en août*) file un chemin à lui, avec une décontraction salutaire, une justesse de tous les instants, une façon de

dédramatiser la crise de la quarantaine qui provoque sourire et attendrissement. Un brin de couleur locale ne gâche pas le tableau. L'orchestre répète sur une estrade. Le buffet sera bientôt dressé. Les enfants vont courir dans tous les sens. Pourvu qu'il ne pleuve pas ! On ne sait jamais, hein, avec la météo. Mais non, *Septembre sans attendre* a trop de charme pour risquer un orage. Dans un monde parfait, il serait sorti le 22 septembre. Cela ne tombait pas un mercredi. Il est impératif d'y aller, par tous les temps. ■

« **Septembre sans attendre** »
Comédie dramatique de Jonas Trueba
Avec Itsaso Arana, Vito Sanz,
Andrés Gertrudix
Durée : 1h54
Notre avis : ●●●○

EN BREF

Le groupe Oasis se reforme

Après quinze ans de brouille, Liam et Noel Gallagher font taire les armes et reforment Oasis. Ils ont annoncé une tournée mondiale du groupe mythique en 2025, qui débutera à Cardiff le 4 juillet. Après des années de chamailleries, une énième altercation à l'été 2009 dans les loges, avec guitare cassée, à Rock en Seine près de Paris, avait abouti à la séparation d'Oasis, formé en 1991 à Manchester. Les deux frères se sont ensuite longtemps invectivés sur les réseaux sociaux.



LE COUPLE EST MORT, VIVE LE COUPLE!



Ale et Alex sont ensemble depuis quatorze ans et décident de se séparer en grande pompe: ils annoncent leur rupture à leurs amis, perplexes, en les

conviant à une grande fête de séparation... Incarné par une Itsaso Arana très « Audrey Hepburn » et un Vito Sanz plutôt bonne pftte, le film de Jonás Trueba - sorte de cousin lointain et espagnol d'Éric Rohmer - est une délicieuse variation sur la comédie de remariage, qui cache une interrogation plus profonde sur le temps qui file, l'usure du couple et ce qui peut encore être sauvé dans l'amour. Après *Eva en août* (sur leur rencontre) et *Vene vo r* (sur leur vie commune), ce troisième volet, bourré de références (Stanley Cavell, Soren Kierkegaard, Blake Edwards...), explore donc leur séparation... mais adviendra-t-elle vraiment? Jonás Trueba rend ainsi hommage au cinéma à travers le personnage d'Itsaso Arana, une réalisatrice accaparée par le montage de son film, et celui du père de celle-ci (joué à l'écran par le propre père de Trueba, Fernando): on passe du rire à la mélancolie exactement comme dans la vie, comme pour mieux montrer la capacité du cinéma à surpasser la réalité et à sauvegarder l'essentiel. C.L.

Septembre sans attendre de Jonás Trueba

Reprise party

par Charlotte Garson

Transparence de l'écran divisé : Ale (Itsaso Arana) et Alex (Vito Sanz), qui forment un couple de longue date aux prénoms jumeaux, accomplissent leur routine matinale respective, café, gym, emails, dans le duplex qu'ils partagent depuis des années, mais la mise en scène vend la mèche de leur séparation imminente. Un split-screen redouble les surcadres des embrasures et des fenêtres, comme celle en vis-à-vis de leur inoxydable couple de propriétaires âgés à qui ils redoutent d'annoncer leur déménagement prochain. À quel moment leur séparation s'extraira-t-elle de ce que l'aspect grammatical appelle le progressif ? Autrement dit, quand cesseront-ils d'être *en train* de se séparer ? Combien de proches faudra-t-il avertir – par téléphone, en personne, au café, à travers la cour, au jardin public, dans une autre langue... – et surtout, rassurer, pour que cette déclaration soit enfin performative ? Le « *Pero no pasa nada* » qu'ils s'empressent d'accoler systématiquement à leur révélation se diffracte en diverses traductions (« *Tout va bien* », « *On va bien* »...), assimilant discrètement l'ataraxie au néant. En une ironique inversion des priorités, la hâte d'en finir s'applique de plus en plus à la fatigue d'avoir à faire cette annonce, plutôt qu'à la montagne à gravir que représente la fin d'une longue relation.

Septembre sans attendre fait son miel de ce comique de répétition, variant les réactions et émotions des amis, collègues ou parents. Trueba évite cependant la paresse d'un contrechamp pochette-surprise, lui préférant les plans à deux, comme si se tenir fermement ensemble dans le plan équivalait à l'aplomb moral qu'il faut pour, annonçant que l'on se sépare, déchirer l'idéal amoureux que l'on a représenté pour d'autres. L'imminence d'une *divorce party* inspirée par le père d'Ale (« *Il faut fêter les séparations, pas les unions* », avait-il fanfaronné plusieurs décennies auparavant) précipite les situations de parole, chaque proche apprenant en même temps la « triste » nouvelle et son invitation à

la fête du 22 septembre, pour laquelle il devient aussi urgent de trouver un lieu que de s'occuper de dégoter deux nouveaux appartements de célibataires. Qu'Ale, cinéaste de son état, soit en train de monter son film (celui-là même que nous voyons) provoque moins un vertige méta qu'un pli net du récit sur lui-même, comme un cadeau fait aux deux protagonistes. La réalisatrice peut se repasser les scènes de son quotidien, de la même manière que son compagnon acteur (qui arbore dans une scène un sac du distributeur et éditeur vidéo Re:voir) se voit proposer un bout d'essai sur une situation de séparation. Le film frôle le péril d'être surnourri, de s'emballer dans une répétition de la répétition, d'autant que la table de montage offre une occasion à Ale de tester cinématographiquement la séparation (par une fermeture au volet que mime le passage d'un bus, un changement d'axe inopiné ou la crudité de *jumps cuts*) : elle peut ainsi, luxe rare, travailler ce qui la travaille.

Ce n'est pas un hasard si la première fois que l'on s'aperçoit que ce que l'on vient de voir est l'objet d'un film-dans-le-film coïncide avec le premier moment où les deux personnages ne partagent plus physiquement le même espace, lorsque après une visite d'appartement Ale saute dans un taxi, laissant Alex seul sur un pont. Trueba, loin de se limiter à l'application de son programme de reprise, en explore la musicalité, fondée aussi sur des interruptions de la répétition, telle cette vacance simple et quotidienne des futurs ex (elle dans le taxi, lui sur le pont) soudain ressentie comme une trop violente vidange (il est aussi question de bruyant débouchage d'évier).

Si l'on se souvient que, dans *Marriage Story*, Noah Baumbach filmait au domicile de ses divorcés un article encadré sur *Scènes de la vie conjugale* de Bergman, aucun autre cinéaste que Trueba n'a mis aussi littéralement sur la table ses références : non seulement un ami du couple, acteur comme Alex mais plus coquet et plus populaire



(Francesco Carril, comparse récurrent de la troupe de Trueba), offre à Ale un « tarot Bergman » où des photogrammes font office d'outil divinatoire, mais deux livres de chevet du père d'Ale (interprété par le propre père du réalisateur, le cinéaste Fernando Trueba), l'organisateur malgré lui de la party, taillent le patron philosophique et théorique du film : *La Répétition*, où Kierkegaard forge le concept d'amour-répétition, « *le seul amour heureux* » car il ne présente ni « *l'inquiétude de l'espoir* » ni la « *mélancolie du ressouvenir* » ; et un *surgeon emersonien*, l'essai que Stanley Cavell a consacré aux comédies américaines « *de remariage* ». Déjà, dans *Venez voir*, son précédent film, Trueba faisait comiquement exhiber par son couple de protagonistes un livre qui les inspirait, devant des amis manifestement gênés qu'on leur impose un manuel de vie, citations à l'appui. Ici, le cinéaste paraît lui-même montrer de telles ficelles textuelles, mais il les positionne à un endroit précis du film, ce qui change tout, à la fois rythmiquement et narrativement. Cette double lecture paternelle (et l'on sait que Cavell, renvoyant à Shakespeare, a souvent souligné l'importance du père de l'épouse dans les comédies classiques qu'il prend pour exemple) arrive en effet trop tard dans le récit pour que le remariage soit un horizon vivable.

Pris au mot pour une « *connerie* » (dixit le frère d'Ale) proférée quand ses enfants étaient adolescents, le père fait retour avec un geste de transmission à la fois philosophique et cinéophile qui voudrait réparer, nuancer, distinguer les choses qu'on dit et les choses qu'on fait (pour reprendre un titre récent d'Emmanuel Mouret). Sous cet aspect, le *Volvéris* du titre en VO (à comprendre comme : « Vous vous retrouverez ») correspond aux projections qui phagocytent Ale et Alex, confrontés dans leur volonté bravache d'avancer à la bienveillance apeurée ou déçue de leur entourage. La perspective de remariage ne provient pas du couple lui-même, selon la trajectoire classique d'union décapée et remise à neuf, elle serait une doxa tacite, « *l'éternel retour de mes deux de ce fils de pute de Nietzsche* », ainsi que la résume un ami musicien andalou. Ambivalent, Alex vend à un brocanteur la collection commune de DVD chéris, mais il se fait offrir sur le même marché une théière semblable à celle qu'Ale avait cassée (alerte *Tout ce que le ciel permet*), et partage avec elle l'achat d'une paire de fauteuils vintage (alerte pyjama dans *La Huitième Femme de Barbe Bleue*). Ale n'est pas moins sujette à ce roulis intime, qui entonne une chanson d'amour sur la scène encore non peuplée de la future fête tout en accueillant d'un

sourire la prescription du tarot bergmanien, « *voler haut* », prendre de la hauteur. Ainsi Trueba réussit-il à tresser à même le quotidien un *state of the union* (film de Capra que Cavell aurait pu inclure dans son corpus) à la fois doublé et réversible : le remariage affleure sous les préparatifs de séparation, mais la joie de ces préparatifs se teinte à son tour d'un sentiment de perte assumé. Pendant la répétition, le vent s'entête à renverser un vase rempli de fleurs dressé sur la table de la *garden party*. Le vent de septembre, celui d'après l'équinoxe – et d'après la répétition. ■

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE (VOLVÉRÉIS)

Espagne, France, 2024

Réalisation Jonás Trueba

Scénario Jonás Trueba, Itsaso Arana, Vito Sanz

Image Santiago Racaj

Montage Marta Velasco

Son Álvaro Silva, Pablo Rivas Leyva, Raquel Martín, Carla Silván

Décors Miguel Angel Rebollo

Costumes Laura Renau

Musique Iman Amar, Pablo Ana Valladares, Guillermo Brialess

Interprétation Itsaso Arana, Vito Sanz, Fernando Trueba,

Francesco Carril

Production Los Ilusos Films, Les Films du Worso

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h54

Sortie 28 août

Mise en crise

Entretien avec Jonás Trueba et Itsaso Arana



Jonás Trueba et Itsaso Arana photographiés par Théo Giacometti pour les Cahiers à Cannes, le 17 mai.

Septembre sans attendre semble avoir été tourné peu après *Venez voir* ; est-ce que vous aviez déjà en tête l'idée du film ?

Jonás Trueba : Elle a surgi très tard, et ça s'est décidé très rapidement. Entre la première impulsion et la postproduction, il ne s'est écoulé qu'un an. J'avais renoncé à un autre projet sur lequel j'étais engagé (*Le Retour de Saturne, réalisé in fine par Isaki Lacuesta, ndlr*), et après cet abandon j'ai eu envie de faire vite un film très différent. L'idée d'une comédie me trottait dans la tête, mais elle était abstraite. Je traversais une crise dans mon rapport au cinéma, et je me suis dit alors qu'une sortie possible serait de partir de cette boutade, souvent entendue de la bouche de mon père (*le réalisateur Fernando Trueba, ndlr*), que j'avais partagée avec des amis et des couples de mon entourage : « *Ce ne sont pas les mariages qu'il faut célébrer, mais les séparations* ». Peut-être pourrait-on en tirer quelque chose en entamant un dialogue avec les comédies de remariage... celles-là mêmes que mon père me montrait quand j'étais enfant. La phrase s'est emboîtée avec cette cinéphilie qu'il m'a transmise.

De fait, *Septembre sans attendre* est à la fois une réflexion sur le cinéma et votre film le plus intime.

J.T. : C'est ce que me disait Itsaso pour me rassurer et me donner des forces quand nous étions sur le point de tourner : « *C'est ton premier film de la maturité.* » C'est en tout cas le premier où je cesse d'éviter la question de l'héritage, de la famille, du lien au cinéma qui m'a été légué, et où je la place au cœur du film. Je suis touché qu'on me dise que le film est intime car c'est l'histoire d'un couple qui vit du cinéma et dans le cinéma.

D'autant que vous en êtes coscénaristes, avec Vito Sanz.

Itsaso Arana : Écrire et créer ensemble est un processus très naturel pour nous, mais ici il est mis en œuvre très différemment, par rapport à *Eva en août* notamment : il est davantage question de Jonás que de moi. J'étais heureuse de cette approche, mais curieuse du lien avec les comédies

de remariage. Il y avait quelque chose d'intimidant et d'intrigant dans cette tentative de ramener le ton de ces comédies à notre quotidien, à nos vies d'aujourd'hui à Madrid, sans que cela paraisse un peu idiot. **J.T. :** Tout à fait. J'ai vraiment fait ce pari, avec Itsaso et Vito, de revoir les sept films que Stanley Cavell cite dans *À la recherche du bonheur*: *New York-Miami*, *La Dame du vendredi*, *Cette sacrée vérité*, *Un cœur pris au piège*, *Indiscrétions*, *L'Impossible Monsieur Bébé* et *Madame porte la culotte*. Nous nous sommes programmé une semaine de projections à trois, au rythme d'un titre par jour, pour constater à quel point ces comédies sont modernes et continuent de fonctionner. Nous ne voulions pas les singer ou faire un «à la manière de», mais les avoir en nous pour pouvoir nous en détacher et nous en inspirer à notre échelle.

S'y ajoute la dimension métafilmique du récit.

J.T. : Il ne s'agissait pas du tout de proposer un discours métacinématographique, loin de là. C'est une illustration spontanée du fait que notre métier est le cinéma et que nous vivons au quotidien ce flou de ses frontières avec la vie. Il fallait donner cela à voir sans que ce soit théorique et plaqué. Avec un certain humour, aussi. Je ne voulais pas que le film-dans-le-film apparaisse comme un geste de cinéma, mais comme un geste de vie, tout à fait sensoriel. Je suis toujours inspiré par la phrase de Mekas qui disait qu'il pourrait presque filmer sans caméra. Le cinéma est la vie. Il ne s'agissait pas de montrer un faux film comme dans *La Nuit américaine*, mais de donner à voir une situation que je venais d'expérimenter sur le tournage du premier film d'Itsaso, *Les filles vont bien*. Il était très intéressant de voir comment quelqu'un de si proche traversait cette expérience, en particulier lors de la postproduction, la partie la moins cinégénique. Un tournage est plus spectaculaire, mais le montage est la phase la plus intime, réflexive, conflictuelle parfois, et c'est à travers elle qu'on donne à voir la confusion qui peut exister pour un cinéaste.

I.A. : Cette étape est comme un accouchement. J'ai été heureuse d'accueillir ce bébé qu'est le film, mais j'étais épuisée. Le fait que Jonás m'ait observée et soutenue pendant mon film a nourri l'écriture du sien. Et moi, j'ai pu interpréter le rôle d'une réalisatrice à bout... que je venais de vivre.

J.T. : Le tournage du film d'Itsaso m'a aussi étrangement plongé dans des souvenirs d'enfance, ceux du tournage de *Belle*



Jonás Trueba avec Fernando Trueba et Itsaso Arana sur le tournage de *Septembre sans attendre*.

époque (de Fernando Trueba, 1992, nldr), un film très important pour mon père et pour moi. Il y a eu une réminiscence très forte dans le fait d'être de passage et de regarder la campagne, la lumière, l'été, et les cinq femmes qui sont les protagonistes.

La maturité passait donc par le fait de faire jouer votre père ?

J.T. : Le film pose cette question. Je n'aurais pas osé faire ce pas vers mon père il y a encore cinq ans. J'ai voulu lui rendre un peu de ce que j'ai reçu de lui, créer une place où il serait à l'aise. Cela a provoqué un doute profond pendant la préparation. Comment allais-je le filmer ? J'espère avoir trouvé.

Le film insiste sur la répétition de sa formule.

I.A. : Il repose sur cette répétition d'une idée, d'une phrase, même. Il se compose de variations sur la notion d'interprétation, au sens de jeu mais aussi de lecture. Le récit s'est construit au gré de ces variations, et la répétition, y compris dans le sens théâtral du terme, est devenue elle-même un leitmotiv. Il y a aussi la répétition du quotidien au sein du couple, qui a trait à l'usure de la vie amoureuse. D'où la référence au texte de Kierkegaard qui évoque l'amour-répétition.

Percevez-vous l'usure comme un danger, au sein du couple de créateurs que vous formez ?

J.T. : La question de l'usure rejoint celle de la fidélité, qui est centrale dans tout le processus créatif. Je travaille depuis longtemps avec Itsaso mais aussi, depuis toujours, avec une même équipe de techniciens et d'acteurs. Cette fidélité doit reposer sur une conviction. Or, il n'est pas si simple de

défendre l'idée d'une permanence de la fidélité sur le plan créatif. Il y a une certaine beauté dans le fait de créer toujours ensemble et de vieillir ensemble, mais elle peut faire emprunter des ornières. Cette fête de la séparation est aussi une façon de faire émerger la crise, de la poser devant soi et de la dépasser. Un pacte, amoureux ou créatif, n'est pas scellé une fois pour toutes. Il doit être remis en question, renouvelé. La question du film est peut-être : «Comment rester ensemble ?»

I.A. : La peur de l'usure est présente. Mais c'est dans la vie que les mauvaises habitudes se prennent et qu'il n'y a pas forcément de renouvellement. Dans le fait de créer ensemble, il y a quelque chose de très excitant et spectaculaire, même la vie peut se trouver brûlée par le feu de cette création.

Vous travaillez selon un modèle économique vertueux...

J.T. : Notre système se développe dans un cadre qui permet liberté et rapidité, même s'il s'autolimité beaucoup. Il est très important pour moi de ne pas être embarqué dans un processus lourd au cours duquel quelque chose du désir se perdrait. Je pense souvent à cette phrase d'Alain Tanner, cinéaste très important pour moi, qui dit qu'entre l'idée d'un film et son accomplissement, idéalement, il ne doit pas se passer plus d'un an. Je suis heureux et fier que ce film, financement compris, se soit créé dans cet intervalle.

Propos recueillis par Thierry Méranger à la Quinzaine des cinéastes du Festival de Cannes, le 20 mai (interprète : Massoumeh Lahidji).

© LISBETH SALASLOS IUSOS FILMS

28 AOÛT | ★★★

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE



La rencontre, le premier rendez-vous, les premières confessions... Ces éléments qui font d'un film une comédie romantique par excellence, mais que Jonás Trueba prend plaisir à esquiver. Lui préfère filmer le désamour,

raconter la fin d'une idylle plutôt que son début, en pointer du doigt la beauté. Mieux : il le dédramatise. Car ici, pas d'amertume entre Ale et Alex (Itsaso Arana et Vito Sanz, comédiens fétiches du cinéaste), mais un lâcher-prise alors que le couple décide d'organiser une grande fête pour célébrer leur rupture. Car comment, sinon, se dire au revoir ? C'est par ce contrepied rafraîchissant que Trueba touche en plein cœur. Mais son inventivité ne s'arrête pas là : le montage des séquences se fait sous les yeux du spectateur qui, amusé, se retrouve à la fois en dehors du film et au-dedans. Surprenant et mélancolique, *Septembre sans attendre* clôturera l'été en douceur. ♦ LC

Septembre sans attendre*Volveréis*Espagnol, de Jonás Trueba, avec
Itsaso Arana et Vito Sanz.

Quinzaine des cinéastes Cannes 2024



Pourquoi fêter les unions et pas les séparations ? Après quatorze ans de vie commune, Ale et Alex (Itsaso Arana et Vito Sanz) reprennent leur couple d'Eva en août et de Venez voir) décident d'organiser une fête de rupture. Jonás Trueba joue avec l'idée de la répétition verbale qui amène à la reprise de l'action. Il filme les personnages qui annoncent leur séparation comme s'ils cherchaient à se convaincre de sa réalité. La répétition langagière, qui donne lieu à des scènes délicieusement comiques, est complétée par une itération de l'image. Ale monte un film dans lequel Alex joue et peut donc voir ou revoir l'image de son compagnon autant de fois qu'elle le souhaite. Dans le film de Trueba, tout se dit ou se montre au moins deux fois. Et ce jusqu'à une sublime séquence d'audition : filmé par Ale, Alex doit jouer une scène de rupture. S'opère alors une fracture entre l'image et la parole. La caméra révèle le doute physique malgré l'assurance verbale. D'une comédie sur le couple, en passant par un drame sur la séparation, *Septembre sans attendre* se rêve film sur la renaissance du sentiment. Comme à son habitude, le réalisateur injecte de la philosophie (Kierkegaard) dans les aléas du quotidien. Et le cinéma dans tout ça ? Pour Trueba, c'est évidemment grâce à lui qu'on retombe amoureux.

Chloé Caye

«La conversation est au cœur de notre démarche»

Septembre sans attendre, de Jonas Trueba, Espagne-France, 1h 54

Ale (Itsaso Arana) et Alex (Vito Sanz) vivent ensemble depuis une quinzaine d'années. Alors que rien ne laisse entrevoir une mésentente, ils annoncent à leurs proches l'organisation d'une fête de séparation. Merveille d'humour et d'intelligence, *Septembre sans attendre* est une variation contemporaine sur les comédies américaines du remariage, doublée d'une réflexion profonde sur le cinéma puisque les protagonistes sont respectivement cinéaste et acteur. Après *Reconquista* (2016), *Eva en août* (2020) et *Venez voir* (2022), c'est le quatrième long métrage en commun de Jonas Trueba, réalisateur, et Itsaso Arana, scénariste, par ailleurs réalisatrice (*Les filles vont bien*, 2023).

Septembre sans attendre s'inspire des comédies américaines du remariage. Mais est-ce vraiment une comédie ?

Jonas Trueba Ce n'est pas si évident. Nous nous sommes en effet inspirés des comédies romantiques américaines mais le film oscille entre ce genre et autre chose que je n'oserais qualifier de drame.

Cette idée de la fête de séparation vient du père de Jonas, le cinéaste Fernando Trueba, qui joue le rôle du père d'Ale. Comment vous êtes-vous dit que c'était une bonne situation de cinéma ?

Jonas Trueba Elle s'est ancrée en moi pendant quelques années, j'en ai même parlé à des proches qui m'annonçaient leur séparation. La réaction d'une amie m'a fait penser que c'était bonne idée de film, à défaut d'en être une dans la vie.

Ale et Alex n'ont a priori aucune raison de se séparer puisqu'on ne les voit jamais en désaccord sauf une fois, à propos d'un film de Blake Edwards...

Itsaso Arana C'est une espèce de case vide, d'espace inconnu, blanc, pour le spectateur mais aussi pour nous-mêmes. La raison de cette rupture est un peu la question interdite. Mais il arrive aussi que, dans la vie, le meilleur moyen de régler une crise existentielle soit de dégager celui ou celle qu'on côtoie au plus près.

CINÉMA. Alors que sort en salles *Septembre sans attendre*, dans lequel un couple madrilène organise une fête de séparation, le cinéaste **Jonas Trueba** et la comédienne et coscénariste **Itsaso Arana** reviennent sur leur travail commun.



Alex (Vito Sanz) et Ale (Itsaso Arana). LISBETH SALAS/LOS ILLUSOS FILMS 2024

Cette dispute permet de faire cohabiter les regards féminin et masculin. Comment cette question du double regard s'est-elle posée pendant l'écriture ?

Itsaso Arana Nos films sont le fruit d'une longue conversation qui court entre nous. Cette scène est inspirée d'une dispute réelle entre Jonas et moi, où personne ne voulait lâcher le morceau. Cela devenait une défense identitaire, chacun voulait avoir raison, de façon presque enfantine.

Jonas Trueba La conversation entre l'auteur, le créateur et les personnes qui l'entourent est au cœur de notre démarche. Je tiens beaucoup à cette notion.

À la fin, Ale montre son film à ses amis pour avoir leur avis, le faites-vous aussi dans la vie ?

Itsaso Arana J'avais montré un montage de mon film à des amis cinéastes et cette projection a été une épreuve. On en a fait une scène comique pour se venger. ■■■

//// **Jonas Trueba** Le cinéma nous permet de nous auto-parodier ou de sublimer des situations traumatisantes, c'est une de ses vertus.

Vous êtes-vous inspirée de votre expérience de réalisatrice pour jouer le rôle d'Ale ?

Itsaso Arana Sans aucun doute. Sans cette expérience, je n'aurais pas pu interpréter le personnage avec cet épuisement, cette espèce de mépris de soi ironique.

Le film que monte Ale est celui qu'on voit à l'écran.

Comment est venue l'idée de la mise en abîme ?

Jonas Trueba On a trouvé cette étrangeté intéressante dans la mesure où elle reflète cette confusion que nous pouvons ressentir entre la vie et les films. Idéalement, nous aimerions que le spectateur dépasse cette réserve et admette que ça fait partie de l'essence et de l'humour du film. Nous voulions faire ressentir à quel point il est vertigineux, épuisant et malaisant de partager la vie de la personne avec qui on travaille.

Dans la Nuit américaine (1973), Truffaut dit que les films sont plus harmonieux que la vie. Partagez-vous cette idée ?

Jonas Trueba *La Nuit américaine* a été un film important pour nous-mêmes si l'approche du tournage qu'a Truffaut est plus traditionnelle que la nôtre. Contrairement à lui, nous n'avons pas voulu fabriquer un faux film. C'est ainsi qu'est venue la mise en abîme par le montage. J'aime beaucoup une autre phrase de Truffaut quand il dit qu'un film, ce n'est qu'un cinéaste dans des circonstances données. Je ressens la même chose avec notre équipe : c'est un moment de notre relation, de notre parcours commun. Truffaut dit également qu'un film doit se tourner contre le scénario ou se monter contre le tournage. Toutes ces phrases accompagnent notre travail.

Itsaso Arana C'est vrai, les films sont meilleurs que nous mais nous aspirons aussi à être à leur hauteur. C'est en ce sens que l'écrivain et philosophe Stanley Cavell estime que les films nous rendent meilleurs, ils deviennent une sorte d'étalon auquel on doit se conformer.

Jonas Trueba Mon père dit aussi que la vie est un film mal monté. Il y a une dimension un peu idéaliste dans le fait de faire des films.

Le personnage que joue Fernando Trueba apporte justement les références théoriques : À la recherche du bonheur, de Stanley Cavell, mais aussi Kierkegaard avec l'idée de la répétition...

Jonas Trueba Je trouvais beau de lui donner cette place centrale. Au moment où il arrive, il fait bifurquer le film dans le sens contraire. Il a l'idée de départ de la fête de séparation mais fait revenir sa fille vers le remariage.

Itsaso Arana L'idée de répétition renvoie à la vie de couple où c'est un vrai défi de maintenir quelque chose de nouveau intact, en dépassant la routine. Elle résonne aussi avec le jeu d'acteur : comment on recrée toujours le même texte en fonction du public auquel il s'adresse.

Le montage joue un rôle important à la fois comme sujet et outil de création, comment l'avez-vous travaillé ?

Jonas Trueba Le cinéma met plus souvent en scène le tournage. Je trouvais plus intéressant de montrer le montage, une phase intime, source de conflit, où le cinéaste est confronté à son propre travail, à ses fantasmes.

Pourquoi avez-vous choisi la chanson de Brassens, le 22 septembre ?

Jonas Trueba Mon père est un fou de Brassens, il a appris le français en l'écoutant. J'ai grandi avec ses chansons et, en l'occurrence, je n'avais pas pensé à celle-là. C'est la traductrice du scénario vers le français qui, à force de voir revenir cette date du 22 septembre, m'a suggéré cette chanson. ■

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE

SORTIE LE 28 AOÛT



Toujours aussi méticuleux dans son observation du sentiment amoureux, Jonás Trueba – dont c'était la première sélection cannoise cette année, à la Quinzaine des cinéastes – propose un film qui sait écouter l'arythmie d'un amour qui s'en va.

Ensemble depuis quatorze ans, Alex, comédien, et Ale, réalisatrice, ont fait le choix de se séparer. Inspirés par l'adage qu'assène à l'envi le père de cette dernière, selon lequel la fin d'un amour mérite célébration, ils entreprennent d'organiser une fête et en font progressivement l'annonce à leurs proches. Si les réactions divergent, Alex et Ale ne semblent pas fléchir, tout en ne parvenant jamais bien à se défaire de la quotidienneté si constitutive de leur couple... Il y a quelque chose d'*Un jour sans fin* dans ce

nouveau Jonás Trueba (lire p.42), chantre de la nouvelle garde du cinéma espagnol, révélé en France avec *Eva en août* en 2020. S'y enchaînent des scènes semblables, comme pour épuiser l'annonce que répète inlassablement le couple en déroute, et toucher l'essence brute de ce qui fait leur lien. Dans cette recherche utopique, le film s'adjoit l'aide de son héroïne, cinéaste et en plein montage... du film que l'on est en train de visionner. La fluidité vertigineuse avec laquelle ces deux niveaux de récit se rejoignent amène une réflexion aussi maligne que ludique sur ce qu'on se raconte à soi-même face à une relation qui se meurt. S'y révèle aussi la volonté de Jonás Trueba de faire vivre l'œuvre qu'il a entreprise, voilà bientôt quinze ans, avec une même troupe de comédiens et en un même territoire, la ville de Madrid, parcourue à des allures variées mais toujours au creux de l'été et de la densité de son silence. D'un pas vif ou en traînant du pied, dans l'empressement du renouveau ou dans l'incertitude de ce qui est à venir, le montage épouse les atermoiements

des personnages, tout en racontant l'évolution du lien créatif que nourrit Jonás Trueba avec ses deux acteurs, Itsaso Arana et Vito Sanz, coscénaristes du film. Friand de références à ses idoles, qu'il distille au gré des échanges entre ses personnages, le prolifique cinéaste – il s'agit de son quatrième film en cinq ans – propose une déambulation délicate dans le sentiment amoureux et en extrait une cartographie subtile, extrêmement moderne dans son

attention aux oscillations presque imperceptibles dans les relations de couple.

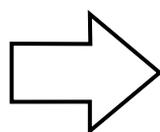
Septembre sans attendre
de Jonás Trueba, Arizona (1h54),
sortie le 28 août



LAURA PERTUY

**Le film propose
une déambulation
délicate dans
le sentiment amoureux.**

VERTIGE DU COUPLE



JONÁS TRUEBA & ITSASO ARANA

Dans un échange créatif constant depuis leur première collaboration, en 2016, pour *La reconquista* (inédit en France), le réalisateur Jonás Trueba et l'actrice-réalisatrice Itsaso Arana proposent un dialogue sur l'amour qui se meurt dans *Septembre sans attendre*, film qu'ils ont coécrit et qui a concouru à la dernière Quinzaine des cinéastes. Interview croisée.

Jonás Trueba, après Eva en août (2020) et Venez voir (2023), dans lesquels ils campaient déjà un couple, vous réunissez à nouveau Itsaso Arana et Vito Sanz, ici également coscénaristes. Comment Septembre sans attendre s'est-il amorcé ?

Jonás Trueba : Nous avons commencé à écrire ce film en janvier 2023 avec beaucoup de spontanéité. Après avoir dû abandonner un autre projet, j'ai eu un besoin soudain de m'essayer à la comédie, avec pour comédiens Itsaso et Vito. Le fait qu'ils aient déjà interprété des couples dans les films précédents a nourri *Septembre sans attendre*. Il se trouve que ce film répond à une phrase d'Alain Tanner [réalisateur suisse disparu en 2022, ndlr], qui présentait comme un idéal le fait qu'entre la première étincelle d'un film et la fin du processus de création il ne se passe pas plus d'une année. Certes, c'est rarement le cas, mais je suis fier de m'être tenu au calendrier pour ce film. Même si la temporalité du cinéma est souvent beaucoup plus étendue, il est important pour moi de garder cette impulsion de départ et de ne pas laisser trop de temps passer. J'ai besoin de continuer à faire du cinéma avec un certain élan.

Vous ne démeritez pas, avec quatre films en l'espace de cinq ans...

J. T. : Il y a cette volonté de rapidité qui entre en jeu, mais aussi la question de ce que l'on place dans un film. À mes yeux, il est important de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier, de ne pas vouloir trop en dire ou placer des enjeux démesurés dans un projet. J'aime que la vie nous apporte des projets qui s'entrecroisent et que chacun d'entre eux ait son propre sens.

Septembre sans attendre s'amuse d'une mise en abyme dans laquelle Ale, que vous interprétez, Itsaso Arana, monte le film que nous sommes en train de visionner. Qu'est-ce qui a guidé votre collaboration sur ce film ?

Itsaso Arana : Ce film-ci s'est très clairement fait sur une invitation de Jonás, qui a demandé que le couple de protagonistes du film participe à l'écriture, même s'il en était le meneur. Vito et moi avons donc été incorporés au processus dès le départ. Dans ce nouveau projet, le ton était inédit, particulier, et nous avons essayé d'écrire une

comédie à notre manière, en y amenant aussi mon positionnement et mon regard d'actrice.

J. T. : Il se trouve qu'Itsaso venait juste de vivre sa première expérience de réalisatrice [avec *Les Filles vont bien*, sorti en 2023, ndlr], et le fait de l'avoir observée en train de mettre en scène, de réaliser, a nourri l'écriture du personnage d'Ale.

I. A. : Cette fois-ci, plus que jamais, je me suis vraiment sentie entre Jonás et le film ; je me suis nettement inspirée de lui pour composer ce personnage, notamment dans la façon — que j'ai observée tout au long de ce projet — qu'il a de se mettre en crise avec le cinéma au moment de créer. Je me suis vraiment approprié sa manière d'être, toujours avec beaucoup d'humour.

Le film adopte un mouvement répétitif autour de l'annonce que fait le couple de sa séparation. Que cherchiez-vous à atteindre, par ce procédé ?

J. T. : Je voulais que la répétition soit une composante forte du film, que cette même phrase répétée s'apparente à une espèce de contenu qui disparaît et devient, in fine,

une boutade. Une boutade qu'Ale et Alex répètent et vis-à-vis de laquelle ils ne peuvent plus vraiment se placer ; on se rend peu à peu compte, grâce à ce dispositif de répétition, que les deux personnages ne parviennent pas à tenir sur cet argument. C'est un élément moteur de mon cinéma : le fait de travailler avec les acteurs dans les mêmes lieux, autour des mêmes sujets... Et, en cela, il était très stimulant d'essayer d'en faire l'argument même du film.

la relation très forte que Jonás entretient avec son chef-décorateur [on voit par exemple un ancien numéro de TROISCOULEURS, le magazine que vous tenez entre les mains, dans une des scènes du film, ndr].

J.T. : Nous avons toujours travaillé ainsi, sans aller chercher des objets étranges qui n'ont pas de contexte ni d'histoire, mais avec l'idée d'utiliser ceux qui nous entourent ; les livres, affiches et tasses qui apparaissent dans le film sont donc les

est ensemble depuis longtemps, ce qui représente une espèce d'hétéronormativité appartenant au XX^e siècle. S'il existe énormément de films sur les couples dans l'histoire du cinéma, peu sont les cinéastes actuels à s'intéresser à ce sujet de la relation longue. Ce motif m'interroge ; il est lié à une crainte du caractère figé des choses, à la peur que peut susciter l'idée de vieillir ensemble, et puis, en effet, à une peur de l'embourgeoisement. J'y vois aussi une angoisse qui aurait trait au fait de croire les choses acquises dans mon cinéma. Ici, je sens que le couple du film ressent le besoin de risquer quelque chose. Et cette idée de fêter la séparation est peut-être une manière de prendre un risque, de montrer sa propre crise, finalement. Ce sont des choses qui m'animent actuellement, les contradictions très fortes que je sens dans mon rapport au couple, mais aussi au cinéma. *Septembre sans attendre* est totalement un film sur la crise de la quarantaine. Cela dit, j'aime très clairement l'idée de rester fidèle, et ça se ressent avec mon équipe de techniciens, de comédiens...

« Peu sont les cinéastes actuels à s'intéresser à la relation longue. »

Jonás Trueba

Vos films font intervenir des références concrètes à des œuvres (films, livres, expositions...), lesquelles donnent souvent une impulsion au récit et aux interactions entre les personnages. En quoi sont-elles essentielles au film ?

I.A. : L'univers du film n'est pas tout à fait le mien, mais celui que m'a transmis Jonás et que je chéris. L'acquisition de ce monde-là relève du processus d'apprentissage, pour moi. *Septembre sans attendre* traite beaucoup de la question de la transmission, notamment de la transmission du cinéma tel que Jonas l'a reçu de son père, mais aussi tel qu'il le partage lui-même avec son équipe, avec moi. Cette notion court tout au long du film, et les objets que l'on voit disent aussi quelque chose de

nôtres. Cette idée vient probablement d'un artiste qui compte beaucoup pour moi, pour nous : le peintre Ramón Gaya. Il disait que, pour faire de l'art, nul besoin de posséder un atelier ou un décor, et il peignait chez lui les objets de son quotidien, souvent sous la forme d'hommages, à la peinture elle-même, à un artiste, à un écrivain... Il y a quelque chose de cet esprit-là, sans doute, qui nourrit notre cinéma.

Septembre sans attendre interroge aussi un certain glissement vers l'embourgeoisement, l'attrait du confort matériel, et raconte peut-être la stagnation d'une relation de couple...

J.T. : J'aime l'idée d'essayer de montrer, dans un film d'aujourd'hui, un couple qui

Et votre attachement à Madrid aussi...

J.T. : Oui, mais c'est une espèce de maladie. Je ressens le besoin vital de travailler ainsi, tout en trouvant qu'il est ardu de garder cette fidélité, cet esprit, cet élan vital, depuis mes débuts. C'est exactement le sujet du film.

Septembre sans attendre
de Jonás Trueba,
Arizona (1h54),
sortie le 28 août



PROPOS RECUEILLIS PAR
LAURA PERTUY

Photographie: Julien Liénard pour TROISCOULEURS



Vito Sanz et Itzaso Arana dans *Septembre sans attendre*

Septembre sans attendre

Céline Rouden

Variation virtuose sur la comédie de remariage chère à Hollywood, le film de l'Espagnol Jonás Trueba (Eva en août) met en scène un couple qui, après quatorze ans de vie commune, décide d'organiser une fête pour célébrer sa séparation et mêle dans un même geste la vie et le cinéma.

Dans *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*, le philosophe américain Stanley Cavell avait théorisé un genre. Celui de « la comédie de remariage », voyant dans ce type de films alors en vogue à Hollywood dans les années 1930 et 1940 la recherche d'une meilleure version de nous-mêmes. C'est dans cette filiation parfaitement revendiquée que le réalisateur espagnol Jonás Trueba situe son dernier film et en propose une variation contemporaine et extrêmement jubilatoire, présentée à La Quinzaine des cinéastes lors du dernier Festival de Cannes.



Coécrit avec ses deux acteurs principaux, Itsaso Arana et Vito Sanz, il prolonge à l'écran le couple qui se formait dans *Eva en août* (1) puis s'interrogeait sur son avenir après l'épidémie de Covid dans *Venez voir*, deux de ses précédents films. Dans celui-ci, Ale et Alex sont en couple depuis quatorze ans quand, au cours d'une nuit madrilène particulièrement chaude, ils actent d'un commun accord la fin de leur histoire d'amour sans qu'on en connaisse la raison. Alors, plutôt que de se morfondre ou laisser la rancœur prendre le dessus, pourquoi ne pas organiser une fête pour l'occasion, suivant en cela une des maximes préférées du père d'Ale, selon laquelle il faudrait bien mieux célébrer les séparations que les unions ?

La confusion des sentiments

S'ensuit la ronde de l'annonce aux parents et aux amis qui structure le film et fournit son principal ressort de comédie. « On se sépare, mais tout va bien », professent-ils comme un leitmotiv à chacun de leurs interlocuteurs alors même que les réactions de ceux-ci vont peu à peu ébranler leurs certitudes. Cette mise à l'épreuve, avec tout ce qu'elle charrie de souvenirs et de complicité passés, va-t-elle conduire à les rapprocher ou au contraire à conforter leur choix ? C'est tout l'enjeu de cette comédie sur la confusion des sentiments dont on se gardera bien de dévoiler le magnifique épilogue. D'autant qu'à ce premier motif, somme toute classique, se superpose un second qui en fait tout le sel. Car Ale est une réalisatrice qui tente de terminer un film dont Alex est l'acteur principal, et qui n'est autre que celui que nous sommes en train de regarder. Va-t-elle reprendre le montage pour en modifier l'issue et l'améliorer ? Le très talentueux Jonás Trueba - le fils du réalisateur Fernando Trueba, qui fait une apparition dans le film - nous entraîne alors dans une mise en abîme virtuose et vertigineuse où la vie et le cinéma se confondent, les acteurs et leurs personnages, nous laissant éblouis et charmés.

Septembre sans attendre, de Jonás Trueba

Frédéric Theobald

Est-ce une comédie ou un drame ? Voilà en tout cas un film qui démarre de manière surprenante. Dans leur lit conjugal, Ale et Alex acquiescent : ils vont fêter leur séparation. Reste à prévenir amis et famille. Une même scène ainsi va se rejouer tout au long du récit : celle de l'annonce suivie des réactions des proches. La répétition, précisément, est au cœur de *Septembre sans attendre*. Le film cite d'ailleurs le livre de Søren Kierkegaard, *la Répétition*, un essai de psychologie expérimental. Mais aussi Ingmar Bergman, inévitable référence en matière de vie conjugale, sans oublier le philosophe Stanley Cavell, philosophe du perfectionnisme moral, qui a écrit sur les comédies de remariage hollywoodiennes.



Car Ale et Alex ont beau afficher détachement et sourires, le spectateur ne peut que s'interroger : pourquoi cette séparation après 14 ans de vie commune ? Pourquoi ne pas continuer, fort des erreurs du passé ? D'autant que les deux sont liés professionnellement. Elle, réalisatrice, lui, acteur. Ale montant un film où Alex joue. Introduisant ainsi une porosité entre la fiction mise en scène par Ale et celle qui se déroule sous nos yeux. De même qu'Ale et Alex feignent la nonchalance, le film avance ponctué de notes comiques, mais creusant un sillon profond, s'interrogeant sur ce qui au long cours fonde un couple.

La Vie aime beaucoup.

ITSASO ARANA

SEPTEMBRE

C I N É M A

HEUREUX DIVORCE !

PAR FRANÇOISE DELBECQ

On peut dire qu'ils ont le sens de la fête ! Ale et Alex vivent en couple depuis quinze ans et ont décidé de se séparer. Mais ce divorce ne doit en aucun cas être triste ou rempli de ressentiment. Ils décident plutôt de le célébrer en invitant famille et amis, comme l'espoir d'une vie nouvelle. En retrouvant ses acteurs fétiches – Itsaso Arana et Vito Sanz –, le réalisateur espagnol Jonás Trueba axe de nouveau son film sur la thématique du couple. Ainsi, « Eva en août » abordait la rencontre entre les deux amants, « Venez voir », leur installation ensemble, et ce dernier, la séparation. Le personnage

féminin est cinéaste et le film qu'elle tourne parle comme par hasard d'une rupture... Si Jonás Trueba brouille les pistes, on sent chez lui une profonde affection pour ses héros. Et malgré le désir de divorce, la vie sous le même toit demeure harmonieuse. Alex prépare le café pour sa femme, ils se répartissent les tâches avec fluidité et attention. Sous le couvert d'une comédie douce et romantique, le réalisateur signe un très joli film rempli d'amour.

« SEPTEMBRE SANS ATTENDRE », de Jonás Trueba (1h 54).

En salle le 28 août.



ON EST STIMULÉ PAR SEPTEMBRE SANS ATTENDRE

Un couple décide de se séparer et d'organiser une fête pour l'occasion, créant la consternation parmi ses proches. Derrière ce film-concept, l'Espagnol Jonás Trueba, fin observateur des relations humaines, signe une comédie douce-amère sur nos codes sociaux et amoureux. Un long-métrage à l'écriture fluide et aux dialogues ciselés. **E. B.**

Jonas Trueba nous raconte « Septembre peut attendre »

Yannick Vely

Le réalisateur espagnol d'« Eva en août » revient dans les salles avec une comédie douce-amère sur un couple qui se sépare... en organisant une fête de rupture. Il nous explique la genèse de ce petit bijou.

Dans la famille Trueba, je voudrais le fils. Depuis le magnifique « Eva en août », Jonas s'est fait un prénom auprès des cinéphiles par des petits bijoux de mélancolie qui évoquent aussi bien le cinéma d'Éric Rohmer (« Le Rayon vert ») que les films autobiographiques d'Arnaud Desplechin (« Comment je me suis disputé... ma vie sexuelle »).

Comédie de rupture mais aussi réflexion sur le cinéma comme catharsis des épisodes marquants de nos existences sentimentales, « Septembre peut attendre » prend pour prétexte une phrase ou plutôt une idée de son père cinéaste Fernando Trueba (« Belle époque ») : organiser une fête de séparation comme on célèbre un mariage. « C'était une phrase que m'a prononcé mon père quand j'étais ado, sans doute quand j'étais triste après une rupture amoureuse. C'est une idée spontanée mais qui correspond bien à sa manière de vivre et à sa volonté de toujours échapper à la tristesse, nous explique le cinéaste madrilène. Depuis longtemps j'avais le désir de faire un film à partir de cette hypothèse. J'en ai souvent parlé à des couples d'amis mais c'était une idée très difficile à accepter ».



Enfant du cinéma qui a toujours mêlé sa propre existence à ses films - nous vous conseillons « Los Ilusos » qui a donné le nom à sa société de production -, Jonas Trueba joue avec la porosité entre sa vie et le septième art « C'est une fiction timide, définit-il, C'est proche de notre propre vie réelle et en même temps c'est une fiction. J'aime beaucoup en tant que spectateur ressentir le côté artisanal de la fabrication d'un film. »

Comme à son habitude, le réalisateur a travaillé le scénario avec ses acteurs principaux, Itsaso Arana et Vito Sanz. « Cela repose sur la confiance. Nous sommes amis dans la vie et faire un film c'est une manière cinématographique de poursuivre une conversation, de partager nos doutes, notre folie. Et puis cela permet aussi

d'avoir des acteurs qui ont une connaissance très profonde du rythme et du ton que je recherche ».

La musique comme inspiration

« Septembre peut attendre » est beaucoup plus élaboré qu'un simple film entre potes. L'appartement du couple est ainsi le troisième personnage du film. « Nous l'avons longtemps cherché. C'est un appartement existant mais nous avons effectué des modifications, comme avec l'escalier et le jeu sur les portes. C'est une manière de raconter leur quotidien devenu une routine. »



« Un jour sans fin » d'Harold Ramis est une référence inconsciente. « C'est un film qui compte beaucoup pour moi, je le connais plan par plan. C'est déjà un film sur la répétition, sur les petites variations. Mais je ne me suis rendu compte de son influence qu'après le tournage », concède-t-il.

Plus que des films, c'est la musique qui lui a servi d'inspiration. « Je travaille sur la musique avant même le tournage. J'avais depuis longtemps en tête le morceau « Izaou » de Vincent Peirani et Ballaké Sissoko, du groupe français Les Égarés, tout comme le Lied de Robert Schumann que l'on entend à plusieurs reprises. Je crois, de toute façon, que l'on se souvient plus de la musique, des images, des sensations magiques que cela procure que du scénario précis d'un film. » Tendre et lucide, « Septembre peut attendre » (le titre espagnol est Volveréis) est l'antidote parfait à la fin programmé d'un flirt d'été.



ROMANCE

3 Septembre sans attendre

Quelle surprise lorsqu'Ale et Alex annoncent que leur séparation sera l'occasion d'une fête. Jonás Trueba nous amuse des réactions de leurs proches, et interroge avec subtilité et tendresse sur le temps qui passe.

De Jonás Trueba, AVEC ITSANO ARANA, VITO SANZ. SORTIE LE 28 AOÛT.

«Septembre sans attendre» de Jonás Trueba

Jean-Michel Frodon

En principe, ce serait triste mais banal. Un couple de jeunes quadragénaires qui, à la grande admiration de leurs amis, paraissait vivre le parfait amour depuis quatorze ans décide de se séparer. Ce ne sera ni triste, ni banal.

Le huitième film de Jonás Trueba retrouve les interprètes d'Eva en août, qui a fait connaître le jeune cinéaste espagnol en 2019, et de Venez voir. Elle, Ale, réalisatrice, lui, Alex, scénariste, prennent acte que le moment est venu de suivre un chemin différent, mais pimentent leur projet d'une idée singulière: célébrer leur séparation comme une fête, aussi joyeuse que des noces, voire davantage.

Pourquoi se séparent-ils? Aucune explication précise ne sera fournie. La question n'est pas là, mais dans la manière de le faire, dans les effets que cela produit sur leur entourage, et aussi, plus souterrainement, du côté de ce qui fait que deux humains adultes choisissent ou pas de partager la plus grande part de leur temps.



Cette question n'est pas neuve au cinéma. Elle est entre autres au cœur d'un ensemble de films classiques hollywoodiens, connus sous l'appellation de comédies du remariage. Elles ont fait l'objet du texte le plus fameux d'un des très rares philosophes ayant su penser avec le cinéma (et non «sur» le cinéma, ça, il y en a plein): Stanley Cavell.

Dans son livre *À la recherche du bonheur*, mais aussi dans de nombreux autres ouvrages, Cavell montrait comment, dans le même mouvement, le cinéma aide à percevoir ce qui nous meut, nous autres humains, dans les choix de la vie quotidienne, et comment la vie comme flux est capable de dynamiser, voire de dynamiter les descriptions les plus formatées, exemplairement les films à vedettes des studios.

Nul besoin de connaître Cavell, désormais enfin devenu reconnu en France grâce aux ambassades notamment des philosophes Sandra Laugier et Élise Domenach et des cinéastes Luc Dardenne et Arnaud Desplechin, pour se réjouir sans réserve en regardant *Septembre sans attendre*. Même si l'honorable auteur de *La Projection du monde* et du *Cinéma nous rend-il meilleur?* est dûment cité dans le film.

Léger, joyeux, émouvant, taquin, musical, celui-ci se suffit parfaitement à lui-même, et ne cesse de surprendre en suivant les sentiers qu'empruntent Ale et Alex pour mieux se séparer, selon des idées de l'existence qu'ils s'évertuent à opposer l'une à l'autre.



De péripéties en petits coups de théâtre, de lucidité qui aggrave en ruse qui amuse, les stratégies des deux, les objections des copains, les réinventions d'un cérémonial, les interventions à double fond du père d'Alex (joué par le père de Jonás, le réalisateur Fernando Trueba) fabriquent une joyeuse et touchante aventure.

Ale et Alex finiront-ils par se retrouver ou par se séparer? Sans doute n'était-ce pas la vraie question du film. Peut-être dans la vie non plus. Face à cette heureuse incertitude, une seule certitude: le bonheur sans mélange de voir *Septembre sans attendre*.

CINÉMA

DIVORCE à l'espagnole.

Après avoir sorti, en 2020, *Eva en août*, divagation funambule dans un Madrid estival, – un film couronné par plus de quarante mille entrées en France –, le cinéaste espagnol Jonás Trueba en retrouve le décor, la comédienne et scénariste (Itsaso Arana, qui est à la ville sa compagne), mais propose cette fois le contre-pied de cette échappée. Balayée, la saison des nuits de drague... *Septembre sans attendre* débute par une soirée d'orage, à un moment où un couple vient de prendre, après « quatorze, quinze ans » de vie commune, la décision de rompre. Mais comment se quitter avec savoir-vivre quand deux existences sont entremêlées ? « Les

couples devraient fêter les séparations plutôt que les unions » : d'une phrase entendue, adolescent, dans la bouche de son propre père, le réalisateur tire une comédie douce-amère qui infuse longtemps dans l'esprit du spectateur et dont les protagonistes – à l'écran, une réalisatrice et un acteur – tentent d'organiser une réception pour célébrer la fin de leur idylle en trinquant. Un prétexte romanesque à réflexion sur les mythes et les drames conjugaux qui nous habitent, et l'envie de rester alerte et de s'aimer sans gravité. (M) Valentin PÉREZ

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE (1 H 54),
DE JONÁS TRUEBA. EN SALLE LE 28 AOÛT.

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE DE JONÁS TRUEBA

Le superbe nouveau film de Jonás Trueba est une comédie touchante présentée à la Quinzaine des réalisateurs sur l'extraordinaire – mais périlleuse – aventure d'être en couple. **Septembre sans attendre**, qui prend place dans ce Madrid si cher au réalisateur, est interprété par Itsaso Arana et Vito Sanz, deux acteurs fétiches du cinéaste qui ont également écrit avec lui le scénario. Jonás Trueba explore ainsi avec talent la psyché d'un couple qui a fait le choix de se séparer tout en organisant dans le même temps une fête pour célébrer l'événement.



La première comédie de Jonás Trueba

Il a fallu l'abandon d'un projet cinématographique et d'une remise en question profonde sur sa façon de faire du cinéma pour que Jonás Trueba se lance à corps perdu dans sa première comédie : « *Je me réjouis donc de la rapidité avec laquelle on a fabriqué Septembre sans attendre, bien qu'une fois terminé, je me suis rendu compte que le film était né d'une rupture, d'un choc et d'un questionnement en tant que cinéaste* », explique-t-il ainsi.

Inspirée des comédies romantiques de l'âge d'or du cinéma américain, **Septembre sans attendre** n'est pas une comédie au sens strict du terme. La prémisse du film, la séparation d'Ale (Itsaso Arana) et Alex (Vito Sanz), qui forment un couple à bout de souffle, relève davantage du drame que de la comédie.

Pourtant, dès le début de l'histoire, la dimension comique s'impose grâce à leur projet d'organiser une fête pour faire de leur séparation au terme de 14 années de vie commune un événement convivial et ludique dans lequel seront présents leurs

amis ainsi que leurs familles car, comme ils ne se lassent jamais de répéter, « *On va bien et on va faire une fête le dernier jour de l'été.* »

Fêter une séparation

Ce projet atypique, célébrer leur séparation, change fondamentalement la donne et ajoute du piment à l'histoire. Le couple se lance alors dans l'organisation de ce curieux événement inspiré par le père d'Ale, incarné ici par Fernando Trueba, le propre père de Jonás, qui fait de remarquables débuts en tant qu'acteur.



Paradoxalement, le couple, en planifiant les moindres détails de cette célébration, retrouve l'élan qui lui manquait et voit renaître peu à peu cette complicité qui lui faisait défaut. Les anecdotes et réflexions croustillantes sur leur vie commune ou sur le temps qui passe s'enchaînent alors.

À l'instar d'autres réalisations de Jonás Trueba, le focus est également mis sur la ligne poreuse qui existe entre cinéma et réalité, une idée renforcée par la profession des deux principaux protagonistes, tous deux issus du monde du cinéma. En effet, Ale, la réalisatrice et Alex, l'acteur, travaillent ensemble sur un nouveau film. Leurs vies, mais aussi le scénario qu'ils répètent en ce moment s'entremêlent dans un fascinant manège de sentiments.

SEPTEMBRE SANS ATTENDRE

Une rupture réussie entre Ale et Alex

★★★ COMÉDIE DRAMATIQUE (France / Espagne, 1 h 54) de Jonas Trueba, avec Itsaso Arana, Vito Sanz

L'histoire

Après 14 ans de vie commune, Ale et Alex ont une idée un peu folle : organiser une fête pour célébrer leur séparation. Si cette annonce laisse leurs proches perplexes, le couple semble certain de sa décision. Mais l'est-il vraiment ?

Notre avis

Plutôt que de proposer une romcom classique ou une simple comédie de remariage sous forme de retrouvailles entre deux anciens amants, Jonas Trueba détourne les codes du genre pour évoquer, avec humour, une rupture atypique. Tout le sel consiste dans le contraste entre le choix de fêter cette séparation et la complémentarité évidente de ce "vieux" couple de quadras, unis, jusqu'au bout de leur démarche. Deux artistes qui annoncent la nouvelle successivement à tous les membres de tout leur entourage qui a du mal à y croire, tant ils paraissent indissociables depuis l'adolescence.

Répétitif dans sa mécanique – un choix volontaire –, *Septembre sans attendre* n'évite pas certaines longueurs, avec un rythme qui faiblit à mi-parcours.

Le réalisateur et ses deux comédiens fétiches Itsaso Arana et Vito Sanz, déjà à l'affiche de *Eva en août* et *Venez voir*, comblent ce faux plat avec des dialogues ciselés, de l'humour... et une certaine forme de mélancolie.

Par le portrait d'Ale et Alex, prénoms mali-



Itsaso Arana et Vito Sanz, comédiens fétiches de Jonas Trueba. /PHOTO LES FILMS DU WORSD

cieusement similaires, il est aussi question d'effectuer une mise en abyme en évoquant par leur métier respectif le cinéma et son impact sur notre quotidien. Délicat.

C. Cop

Septembre peut attendre de Jonàs Trueba

Désamour en fête

Rions, chantons, trinquons : l'amour est fini. Cette idée lumineuse anime les personnages de la comédie *Septembre peut attendre*, de Jonàs Trueba : transformer une rupture en fête nuptiale. Ce scénario pétillant, élaboré à six mains par le réalisateur espagnol et son duo d'acteurs Itsaso Arana et Vito Sanz, est un must d'écriture ciselée, d'humour subtil et de cocasserie mordante.

Cet amour à rebours se distingue comme l'un des récits les plus habiles qu'on ait vus depuis les grandes heures des comédies de couple de Woody Allen. *Septembre sans attendre* se révèle exquisément cruel, drôle et déjanté.

Démêler le vrai du faux

Pour enrichir cette trame jubilatoire, le film joue astucieu-



Itsaso Arana.

Photo Losilusos Films

sement avec la frontière entre réalité et fiction : un film dans le film, qui embrouille le spectateur quant à la nature de ce qui est montré. Sommes-nous dans la vie réelle des personnages ou plongés dans leur cinéma - l'un est scénariste, l'autre

réalisatrice ? À cela s'ajoute une dimension méta qui flirte avec les références cinématographiques et philosophiques, évoquant l'Américain Stanley Cavell et ses réflexions sur le cinéma (nous rend-il meilleurs, plus heureux ?), ainsi qu'un jeu de tarot inspiré des films d'Ingmar Bergman, le maître des tourments relationnels. Trueba et ses scénaristes s'amuse avec légèreté de leurs références, jusqu'à invoquer le philosophe danois Kierkegaard et son ouvrage *La Reprise*, où l'amour d'un jeune homme pour sa bien-aimée ne se manifeste pleinement qu'après leur séparation, mais de manière poétique. Ce n'est pas un échec, mais un renouveau.

● N.C.

| Durée : 1 h 54

« Septembre sans attendre », délicieuse comédie

Comment rompre en beauté ? Jonás Trueba signe un récit émouvant sur la séparation

Quelle idée ! Après quatorze ans de vie commune, Ale (Itsaso Arana), réalisatrice, et Alex (Vito Sanz), comédien, décident d'organiser une grande fête pour célébrer leur rupture. « On dirait un peu un truc de film », note, avec lucidité, la tranchante Ale, déterminée comme un bulldozer quand son mari paraît plus hésitant, lunaire, un rien inadapté socialement. Bref, ils forment un beau couple, auquel on s'attache immédiatement, identifi-

cation qui tient sans doute à l'alchimie entre les deux comédiens.

Préparatifs épiques

Revenons à l'histoire : ce projet de fête de séparation stupéfie les amis, et nécessite une organisation épique. Et émouvante, car ces préparatifs conduisent le couple à reparcourir son histoire. Ale et Alex front-ils jusqu'au bout ? Comédie romantique aux accents rohmériens, le dixième film de l'Espagnol Jonás Trueba, 42 ans, figure du nouveau cinéma espagnol avec Rodrigo Sorogoyen (« As Bestas »), est aussi brillant que charmant. À voir sans attendre.

Julien Rousset,
rédaction parisienne

« *Septembre sans attendre* », de Jonás Trueba. Durée : 1 h 54. En salle ce mercredi.



Vito Sanz et Itsaso Arana. LES FILMS DU WORSO